par exemple, plus de 80,000 personnes perdirent leur emploi dans l'industrie du bâtiment entre septembre et janvier. Plus de 60,000 personnes perdirent leur gagne-pain dans l'agriculture, et 45,000 dans les industries des produits alimentaires et des breuvages. On estime la baisse de l'embauchage à près de 300,000 personnes dans les huit industries les plus touchées par les baisses saisonnières.

Le nombre des personnes qui ont perdu leur emploi pour des motifs qui tiennent au climat ou à la demande saisonnière est vraisemblablement beaucoup plus élevé. Ces variations saisonnières ne correspondent pas obligatoirement à une augmentation égale du chômage, parce que bon nombre de ces ouvriers quittent leur emploi au cours de l'hiver ou trouvent à s'engager ailleurs. Néanmoins, une bonne partie de l'augmentation du chômage d'hiver tient à des ralentis saisonniers dans différents secteurs.

Le chômage actuel n'est pas entièrement attribuable aux éléments saisonniers, encore qu'il soit plus important en ce moment qu'au cours des quelques dernières années. C'est que certaines autres industries connaissent d'autres sortes de problèmes. La concurrence est devenue plus intense, notamment dans le cas des vêtements, des textiles et des industries d'appareils électriques. D'autre part, les exploitants de scieries, les fabricants d'instruments aratoires et de certains métaux communs ont constaté que les marchés mondiaux font l'objet d'une concurrence de plus en plus active. L'activité forestière dans l'est du Canada de-

meure au même stade de ralentissement que l'hiver dernier, en partie à cause des progrès techniques dans ce domaine et en partie à cause de la situation moins favorable des marchés du bois et de la pâte à papier. La plupart de ces industries ont accumulé des stocks de réserve, à divers stades de production et de distribution, de sorte que l'embauchage dans nombre d'entre elles s'en est ressenti.

Faut-il tirer des conclusions pessimistes de l'état actuel de l'industrie dans son ensemble, d'après la situation difficile que traversent certains de ses secteurs?

En somme, l'année 1953 a été prospère, et tout indique qu'il en sera de même pour 1954. On prévoit que les placements de capitaux en 1954, tant de la part du gouvernement que de l'entreprise privée, dépasseront de 3% ceux de l'année dernière. D'autre part, bien qu'on procède actuellement à la liquidation de certains stocks, le niveau des stocks, en général, n'est pas assez élevé pour qu'il faille s'en inquiéter outre mesure.

Il faut cependant reconnaître que les affaires se sont resserrées dans de nombreux secteurs de notre économie, et le marché est redevenu, peu à peu, favorable aux acheteurs. Un tel changement, s'il favorise le travailleur à titre de consommateur, fera nécessairement que les producteurs attacheront plus d'importance au caractère saisonnier des opérations et que les employeurs devront se préoccuper davantage d'accroître leur rendement.

Écrivain pour la jeunesse, présidente des Éditions Jeunesse, auteur de plusieurs livres et albums pour les jeunes: Quel beau pays! Parades historiques, Philippe s'est battu, etc., Mlle Clément plaide ici une cause qu'elle connaît bien et qu'elle devrait gagner facilement auprès de nos lecteurs.

A condition d'avoir des livres convenables à leur mettre entre les mains.

Qu'entend-on par un livre convenable?

D'abord, un texte au style alerte, « à la page »; un texte écrit dans une langue qui soit à la fois familière aux jeunes et correcte.

Ensuite, une histoire qui ne se borne pas à une succession de faits, mais qui porte un message et enrichit le lecteur tout en le divertissant.

Un livre, enfin, qui concourt à former un véritable esprit national, en semant dans le cœur de la jeunesse l'amour et la fierté de sa patrie. Les comics, les traductions, les adaptations de livres américains ou anglais, les publications françaises elles-mêmes ne répondent pas aux besoins vitaux de l'enfant de chez nous. Il lui faudrait, pour constituer le fond de sa bibliothèque, une abondante littérature canadienne, à laquelle s'ajouteraient des ouvrages français, anglais ou américains.

Pourquoi n'existe-t-il pas une littérature canadienne pour les moins de vingt ans? En premier lieu, ils ne semblent pas très nombreux les Canadiens qui écrivent pour cette catégorie de lecteurs. Cela exige un attrait particulier. Il importe de connaître et de comprendre l'enfant; de savoir qu'on ne parle pas de la même façon au bambin qui vient de quitter la famille pour fréquenter l'école, et à l'adolescent de douze ou treize ans.

Le petit de six, sept ans accepte volontiers qu'on lui fasse la morale. Il croit encore assez facilement que toute faute entraîne automatiquement une sanction immédiate et sensible. A douze, treize ans, l'expérience a démontré qu'on peut fort souvent désobéir, dédaigner les avertissements des adultes, et s'en tirer sans aucune sanction. Donc, l'histoire du petit garçon malade d'avoir mangé des pommes vertes, de la fillette qui souffre cruellement parce que sa conscience lui reproche une désobéissance trouvera crédit auprès du tout jeune lecteur, mais sera jugée fautive et ridicule par l'autre, par celui qui se vante de n'avoir plus la naïveté des moutards de la maternelle.

Dès quatorze, quinze ans, nos jeunes réclament des livres d'adultes pour lesquels ils n'ont pas la maturité d'esprit indispensable. Il y a, chez les grands de quinze à vingt ans, un petit monde spirituel à qui il serait important de fournir une littérature qui l'aide à franchir une étape particulièrement difficile.

De plus, l'enfant ne saisit pas facilement l'abstrait. Il lui faut du concret, du vécu, du sensible. On l'oublie si aisément que cela constitue une réelle difficulté pour l'écrivain. Le petit lecteur lit-il: « Le soir versait sa fraîcheur... », le voici tout désorienté. Verser est une action concrète qu'il connaît bien, mais le soir n'est pas une personne pour accomplir cette action. Puis... la fraîcheur... dans quel récipient le soir l'a-t-il prise pour être à même d'en verser?

L'extrême pauvreté du vocabulaire de notre jeunesse rend malaisée la tâche de l'écrivain consciencieux. L'un croit s'en tirer en adoptant, dans son indigence et avec ses erreurs grossières, le vocabulaire des jeunes lecteurs auxquels il s'adresse. L'autre, comptant sans doute sur un miracle de compréhension, emploie les expressions, les tournures de phrase dont il se servirait pour des adultes.

Il faut dire que la carrière n'est guère lucrative; rien de surprenant à ce qu'elle attire si peu d'amateurs. A moins de

SIGNES DES TEMPS

ÉCONOMIE ET DIGNITÉ DE L'HOMME

EN CONNEXION étroite avec la liberté et la dignité de l'homme, il y a le droit à la propriété privée. Sur la question de la propriété privée, les idées fausses de liberté... engendrent deux... extrêmes: d'abord la croyance que le droit de l'homme à la propriété est absolu et qu'il peut faire ce qui lui plaît, sans égard à la loi morale ou à la justice sociale, et, en second lieu, l'erreur réactionnaire du communisme, qui nie tous les droits personnels et place toute propriété entre les mains de l'État.

La position chrétienne maintient que le droit à la propriété est personnel, tandis que l'usage de la propriété est également social. Un capitalisme sans frein se trompe en séparant le droit de propriété du service social; le communisme frappe tout à fait à côté en considérant l'usage social en dehors des droits personnels.

Notre effervescence économique est l'ulcération de la dignité blessée de l'homme. Karl Marx lui-même était assez perspicace pour voir que « la démocratie est basée sur la valeur souveraine de l'individu, qui, en retour, est basée sur le rêve du christianisme que l'homme a une âme immortelle ».

se sentir talonné par le besoin de livrer un message, on hésite à se consacrer à un travail aussi ingrat.

En second lieu, les difficultés techniques de l'édition sont nombreuses dans un pays comme le nôtre, où une faible population de langue française se trouve disséminée à travers un vaste territoire. Ce fait complique les problèmes de publication, de distribution et de vente, et augmente considérablement le prix du livre canadien-français, par rapport à l'ouvrage de langue française qui vient d'Europe, où l'on peut se permettre de forts tirages.

Mais le facteur le plus décourageant est, sans contredit, l'indifférence ou l'incompréhension d'un trop grand nombre de parents et d'éducateurs.

Pour plusieurs, l'enfant n'a pas besoin de lire. La nécessité d'une culture extrascolaire leur échappe totalement.

Pour d'autres, une seule question importe: « Ce livre est-il immoral? » Ils se désintéressent complètement de la valeur littéraire, psychologique et patriotique du texte. L'enfant est tranquille; il ne lit rien de mauvais: tout va bien. Faites-leur remarquer qu'il perd un temps précieux à absorber des fadaïses. Ils hausseront les épaules: vous exagérez, vraiment.

Il y a aussi les parents de bonne volonté, mais incapables de reconnaître le livre qui saura à la fois captiver et enrichir. Leur choix maladroît risque de détourner l'enfant de la lecture. Combien de textes « édifiants » produisent un effet contraire à celui qu'escomptait l'adulte!

Il nous est impossible, évidemment, de rivaliser avec les vieux pays; notre culture est trop récente pour prétendre égaler celle qui date de mille ans et plus. Ce que nous pouvons et devons faire, c'est de nous mettre à l'œuvre avec acharnement, pour rattraper le temps perdu.

Que nos écrivains aient donc la sincérité de reconnaître leurs lacunes; qu'ils s'efforcent d'y remédier, afin de fournir à nos éditeurs des manuscrits dignes d'être publiés et mis entre les mains des enfants de chez nous. Ceux-ci, plus encore que les adultes, ont droit à ce respect. Leur servir n'importe quoi est une injure à leur faire et, par eux, à la génération de demain.

Que parents et éducateurs se donnent la main pour étudier ensemble le problème des lectures. Seule une étroite collaboration de tous les intéressés le résoudra.

Des livres pour notre jeunesse

Béatrice CLÉMENT

ON AMORCE un peu partout la lutte contre les mauvaises publications; on voudrait balayer la pourriture que distribuent impunément vendeurs de journaux, libraires, pharmaciens crapuleux ou inconscients et autres marchands de corruption. Mesure d'hygiène nécessaire, urgente, qui vient même trop tard. Mais effort seulement négatif.

Qu'offre-t-on au lecteur, pour remplacer ce qu'on lui enlève? Surtout, comment lui faire aimer ce qu'on pourrait lui présenter de sain, s'il a jusqu'ici fait ses délices des saletés dont on cherche maintenant à le préserver?

Ne serait-ce pas le moment d'entreprendre un travail positif d'envergure? N'y aurait-il pas lieu de songer aux livres qu'on aimerait voir entre les mains de nos gens?

A notre avis, le plus sage, parce que d'un grand bout le plus facile, serait d'intéresser notre jeunesse à la lecture saine et profitable.

Changer le goût des adultes? Tâche ardue, œuvre de longue haleine.

Former plutôt le goût des jeunes. Tâche relativement facile, d'efficacité immédiate.